

“Enfant, je refusais de lire !”

LITTÉRATURE. Luc Chomarat, auteur de polars comme de romans de sociétés, auteur jeunesse également, traducteur (une fois... mais quelle fois !) est à Bastia pour Libri Mondì ce week-end. Dans *Le Fils du professeur*, sorti ce mois-ci, il évoque son enfance, une époque « où les enfants n'avaient pas la place qu'ils ont aujourd'hui »

Propos recueillis par Christophe Laurent

Son nom ressurgit de plus en plus souvent dans les rayons de nos libraires. Il a écrit son premier polar, au Fleuve noir au début des années 80, avant de se consacrer totalement à son métier de publiciste. Depuis *Un trou dans la toile* (Rivages/noir) en 2016, Luc Chomarat, désormais retraité de son premier métier de publicitaire, est édité au rythme quasi métroonomique d'un roman par an. Et jamais où on l'attend. Parlant de cinéma, de littérature, d'internet, écrivant aussi pour la jeunesse... Avec un humour d'une grande finesse, cet amoureux des mots, sait s'emparer des sujets les plus terribles de nos sociétés modernes, tout en les fixant dans une réalité sociale précise, dans le couple, dans la famille. En cette rentrée, il prend un nouveau contre-pied avec le très tendre *Le Fils du professeur* (en sélection Prix Fnac 2020, lire ci-contre), récit d'une enfance dans les années 60 et 70. Luc Chomarat est, demain après-midi, l'invité de Libri Mondì, à Bastia.

Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre ce virage, si intime, si personnel, dans ce nouveau roman ?

Le premier confinement m'a beaucoup déprimé. Je me suis dit, « tiens il y a des choses qui ne seront plus possibles, le monde va devenir plus compliqué ». Cela a déclenché quelque chose de nostalgique. Cela nous a tous poussés à réfléchir sur nous-mêmes. Mais ce roman n'est pas trop loin non plus du protagoniste du *Polar de l'été*. Il y a des liens entre mes différents romans même s'ils sont parfois invisibles. Il y a des échos. Le petit garçon du *Fils du professeur* dit qu'il vit dans une famille normale, encore faut-il s'entendre sur ce que cela veut dire, mais pour lui c'est forcément la seule enfance que l'on peut avoir. Al Pacino sur son enfance disait « on était très pauvre mais on ne le savait pas ». Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, c'est sans doute plus difficile de penser comme cela, parce que nous avons très tôt accès à d'autres réalités.

Comment écrire sur son enfance sans verser dans la niaiserie ?

Personnellement, je me relis très peu, je me corrige très peu. L'idée, c'est d'arriver à se souvenir. Se remettre dans ce contexte d'enfant, dans cet esprit, quand on ne se disait pas que notre vie était spécialement triste, gaie ou mignonne : c'était juste la vie. Il faut retrouver ces baskets-là, se positionner à cette hauteur. À ce moment-là, on n'a pas la complaisance que l'on peut avoir quand on est adulte. C'est un peu comme lorsque l'on s'adresse à un en-

fant : il n'y a pas de raison de lui parler comme s'il ne comprenait rien.

« Un père professeur, c'est un père au carré »

Dans *Le Fils du professeur*, ce père, enseignant, pèse à quel point sur le jeune narrateur ?

Un professeur c'est un peu un père au carré. C'est quelqu'un qui sait. On a déjà tendance à penser que son papa sait tout, si en plus il est prof et qu'il a une tendance, quand il s'adresse aux gens, à leur faire cours... en face de ça, il est compliqué de se situer, de trouver son identité, de se construire intellectuellement. C'est une difficulté particulière. C'est notre histoire à tous : comment dépasser son père. Ou le rattraper. C'est très freudien mais je crois que c'est vrai pour les petits garçons. Bien sûr, dans le livre, il y a des choses forcément ressenties. J'ai pris des souvenirs personnels parce que je voulais que ça sonne vrai. Quand on a eu plusieurs histoires d'amour on peut en inventer une. Une enfance on en a eu qu'une. Et c'est sans doute l'expérience la plus forte de notre vie. Donc oui, j'ai eu un circuit de voitures électriques. Mais j'en voulais un depuis tellement longtemps ! Sauf qu'à cette époque mes désirs n'étaient pas très écoutés. C'est vrai que les enfants n'avaient pas, à cette époque, la place qu'ils ont aujourd'hui. On était des choses qui arrivaient, presque des accidents. Si j'écris que « personne ne faisait attention à nous », c'était un avantage et un inconvénient.

Ce dernier roman voit un père qui lit beaucoup. Un jeune frère également. Pas le narrateur. Vous avez fait un rejet étant enfant ?

Cela fait partie de ma relation à mon père pour qui tout passait par les livres. Je refusais de lire les livres qu'il faut lire. Je lisais des BD, je regardais la télé, je ne pouvais pas lire du tout et c'était un vrai conflit entre nous. Je ne me suis mis à lire que lorsque j'ai quitté la maison. Donc j'ai lu tardivement.

Et comme les choses sont toujours ambiguës, j'ai fini par écrire des livres. J'ai donc reconnu un certain héritage. Mais toutes les vies sont comme ça : on est né dans tel endroit, dans telle culture, de telles personnes. Ce sont nos bagages. Il faut à la fois se révolter contre tout ça, en se disant c'est ma vie, et en même temps, c'est stérile de ne pas se servir de ce que l'on nous a donné de bien.

Le Fils du professeur grandit avec la seule télé comme écran. L'hyper connexion aux écrans, cela vous interpelle depuis plusieurs romans ?

C'est toujours pareil : quand on est libre de quelque chose, rien n'est grave. Lorsque quelque chose arrive sur le plan technique, ce n'est ni bien ni mal. Le seul problème, c'est l'usage. Maintenant, avec les téléphones portables, je constate que je parle à des gens qui regardent leurs téléphones.

Si on devait sortir un film réaliste ou néo-réaliste, les personnages se parleraient sans se regarder. Un ado privé de son téléphone pendant 24 heures, il le vit comme une amputation. Je me suis aussi rendu compte qu'avec le GPS, on ne peut plus se perdre... c'est dommage. Parce que si tu ne peux plus te perdre, cela signifie que tu ne peux plus trouver ton chemin !

Personnellement, j'étais un accro à la télé et ça rendait mes parents fous parce que même s'il faisait beau, je passais l'après-midi devant des émissions, des films. Et à 25 ans, ma télé a explosé. Je n'en avais plus. Comme je n'avais pas l'argent de suite, je n'en ai pas racheté... au bout de trois semaines, je me suis aperçu que j'étais très bien. Et je m'en suis passé pendant 20 ans. Je travaillais dans la pub et je n'avais

“Pour être franc, je n'ai pas envie d'emmerder les lecteurs”

pas de télé ! Ce qui est important c'est de pouvoir être libre de ces technologies. Et un être humain en 2021, c'est deux bras, deux jambes et un téléphone. Je ne sais pas ce que cela va donner plus tard... mais j'aimerais juste que les gens autour de moi lâchent un peu leurs appareils. Attention, je me méfie de la nostalgie. Mais regardez, il n'y a plus de lettres d'amour ! Plus de cartes postales ! Cela faisait partie des petites joies de la vie.

Le polar de l'été, Un petit chef-d'œuvre de littérature, Le dernier thriller norvégien... est-ce de l'ironie sur ce monde du livre ?

Non. C'est même le contraire. Dans *Le thriller norvégien*, où la littérature est considérée comme un absolu, au même titre que les autres arts, elle est aussi un business, c'est le monde de l'édition. Vis-à-vis de ça, oui, j'ai une certaine ironie parce que je vois bien comment ça se passe. Malgré les apparences, je traite de sujets assez graves et je préfère que ce soit un peu drôle.

Un trou dans la toile, c'est sur la part de liberté qui nous reste dans ce monde numérique... ce n'est pas très marrant. *Le dernier thriller norvégien* c'est sur la disparition éventuelle de l'écrivain,

Il y en aura pour tous

Tout comme il y a eu Nicolas Mathieu en ouverture l'an passé, cette année, c'est Florence Aubenas qui donnera le coup d'envoi ce soir, dans les jardins suspendus du musée. Puis, comme d'habitude, les auteurs se succéderont durant le week-end, à raison de trois par après-midi. Des rencontres de 45 minutes, voire une heure, où, outre l'animateur, le public aura tout loisir d'interpeller l'auteur, l'autrice. Le programme de cette nouvelle édition est d'un équilibre rare, avec trois femmes, quatre hommes mais surtout du roman, bien sûr, qu'il soit intimiste ou historique, de la nouvelle, de la non fiction, six Français et un Américain. Ce n'est pas un festival de la littérature mais bien des littératures. Et les organisateurs insistent encore pour rappeler qu'il n'y a pas d'entre soi, de coterie, encore moins de snobisme, ces rencontres se veulent

décontractées, sans prétention, pour ceux qui ont lu les livres et pour ceux qu'ils veulent les découvrir. Casser l'image sacrée, tellement tricolore, de l'auteur intouchable, inaccessible, c'est aussi un peu l'objectif de Libri Mondì. En revanche, au regard du succès des précédentes éditions, il est bon d'arriver en avance et de conserver les gestes barrières.

Programme : vendredi 18 h, Florence Aubenas ; samedi 14 h 30, Luc Chomarat ; 16 heures, Kapka Kassabova ; 17 h 30, Jérôme Garcin ; dimanche 14 h 30, Yan Lespoux ; 16 heures, Judith Perrignon ; 17 h 30, Lance Weller.





Jouer aux cow-boys, embrasser les filles... récit d'une enfance

« - Qu'est ce qui se passe dans la tête d'un garçon ? La question me prenait toujours de court. Une chose est sûre il n'y passait qu'une chose à la fois. Le foot, par exemple. Le foot n'est pas une option. Le latin, le grec, sont des options. Le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon. » Au fil des 265 pages, *Le Fils du professeur* déroule le fil d'une enfance qui commence dans la cour de récréation de l'école primaire, à jouer aux cow-boys en faisant le pistolet avec les doigts et se poursuit jusqu'en terminale et les premières sensations amoureuses. Ce sont les années 60 et 70. Et le narrateur, jamais nommé (mais on se doute bien qu'il ressemble fort à l'auteur), conte ses « aventures », les voyages dans la 2CV familiale, le séjour espagnol avec sa belle cousine et les

heures à lire des BD dans son lit. Entre les lignes, c'est aussi un père involontairement écrasant, un père de savoirs, que l'on ne veut justement pas affronter sur son terrain, celui de la lecture, celui du livre. Dans de merveilleux tons Kodachrome, Luc Chomarat parvient à restituer des sentiments enfouis, des odeurs oubliées (les cigarettes brunes), des sons du passé (le flipper), sans tomber dans le grandiloquent ou le moraliste. L'auteur s'intéresse à la joie d'être enfant, puis aux tourments de l'adolescence.



Le Fils du professeur
La Manufacture de livres,
265 pages, 19,90 euros

Comment être choisi parmi les premiers dans l'équipe de foot ? Et, surtout, comme embrasser ? C'est délicat, tendre et le lecteur se dit que, oui, être enfant, c'est, souvent, un bonheur simple. ■

Ch. L.

Pierre Vallette

sur un monde qui devient totalement numérique. Je préfère en faire une fantaisie. Et puis, pour être franc, je n'ai pas envie d'emmerder les lecteurs !

Après le succès d'*Un trou dans la toile*, Grand prix de littérature policière, vos lecteurs s'attendaient à vous voir creuser cette veine du polar...

J'aime bien tous les genres. Quand on rentre dans une librairie, il y a des rayons polar, science-fiction, littérature générale, développement personnel... chez moi, dans les étagères, c'est en vrac. Les genres, c'est du marketing.

Ce qui m'intéresse c'est si le bouquin est bon ou pas. Pour écrire c'est pareil. Là, j'essaie d'écrire un bouquin sur mon chien. Sur les animaux. Je vais dire un gros mot mais je trouve que c'est une démarche capitaliste de mettre une étiquette, de trouver une catégorie. C'est moins vrai au cinéma, parce que le public s'intéresse aux acteurs ou aux réalisateurs et

qu'ils font souvent un peu de tout. La littérature est plus marketée. *Crimes et Châtiments* devrait être au rayon polar alors ! C'est là-dessus qu'a été pensée la série Colombo.

« Jim Thompson est un grand »

Sur votre précédent métier dans la publicité, que l'on croise dans plusieurs romans, pourquoi être aussi dur avec ce milieu ?

C'est le monde du travail du général. Qui n'est pas si simple. Sinon il n'y aurait pas de chômeurs. Bien sûr, je manie le cliché comme lorsque j'écris sur la coke en pensant à des personnages que j'ai connus. Ce n'est peut-être pas de bon ton de dire ça mais c'est un métier que j'ai beaucoup aimé, qui m'a beaucoup appris. On n'en connaît que les clichés. Et

quand j'ai vu la série *Mad Men*, qui se passe pourtant dans les années 50 aux États-Unis, je me suis dit que c'était assez juste de ce qui se passait dans une agence.

Ces premières lignes, « J'ai pris le tramway pour sortir de la ville... », vous vous en souvenez ?

La mort viendra, petite ! Le roman de Jim Thompson que j'ai traduit pour Rivages en 1988. Thompson, c'est vraiment un grand. Je connaissais Guérif (fondateur de Rivages) et il m'avait confié ça.

Je trouvais tellement mythique d'avoir traduit Thompson.

Et dans ce bouquin, son héros a, c'est rare chez lui, cette part de lumière, c'est une histoire assez tendre pour une fois, tout en gardant l'âpreté de ses autres textes. Je n'ai pas continué la traduction parce que j'avais commencé à travailler dans la pub et j'avais besoin de contact social. La traduction, c'est plutôt

solitaire. Et je ne pouvais pas forcément en faire un métier.

Vous avez écrit sur le cinéma, fait une préface pour un essai sur Richard Fleischer. Le scénario ne vous a jamais tenté ?

Ce ne sont pas des mondes aussi poreux que l'on pourrait le croire. Cela ne me déplaît pas. Y compris pour des raisons économiques.

Mais il y a une question de délais bien différente, entre une écriture et une mise sur écran, il peut se passer cinq ou six ans.

Mon cinéma, celui que j'aime, c'est comme les livres, j'ai envie de dire que j'aime les bons films, sans genre spécial. J'aime Ozu, Tarkovski, ou Argento, Friedkin, Carpenter. Je viens d'aller voir *Bac Nord*, j'ai trouvé ça formidable.

Si le cinéma français commence à faire des films pareils !